

Commencer par ton regard et par ton corps pour dire

Nancy R. Lange

Number 151, Fall 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/86830ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (print)

2371-3445 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lange, N. (2017). Commencer par ton regard et par ton corps pour dire. *Les écrits*, (151), 41–47.

NANCY R. LANGE

*Commencer par ton regard
et par ton corps pour dire*

Je me serais égarée dans un rêve. Une maison vide attendrait des mariages à venir. Il serait passé l'heure. Il n'y aurait plus personne. Mes pas ne feraient aucun bruit dans le sentier désert. Et j'essaierais d'écrire : *Commencer par ton regard et par ton corps pour dire*.

Habillée et coiffée, je rejoins l'écriture. Le début de l'avant-midi se couche à mes pieds. Docile lumière aujourd'hui. Dociles apparences. Mon chandail de laine jade parle couramment chinois. Derrière l'encolure, le turquoise répond au turquoise mais personne ne le sait. Vient-on un jour à bout du sentiment de n'avoir aucune valeur ? Ma main droite, posée sur ma main gauche, attend le signal. Recroquevillé au fond de la chaise, mon souffle prend son élan et saute par la fenêtre.

On m'a demandé de dire comment le visuel m'a pris par la main pour me mener à la parole. La porte de la maison des morts s'ouvre et te voilà. Je voudrais pouvoir leur dire, à eux qui sont ici. Je vais le conter comme un voyage, une traversée.

Cela débuta alors que j'étais toute petite, avec la couleur débusquée par ton regard aiguisé de maquilleuse de théâtre et de conceptrice de vêtements haute couture, le ciel scruté par toi comme une toile de maître et ses couleurs, méticuleusement nommées. Cela prit naissance dans tes yeux écarquillés d'émerveillement, m'amenant à ouvrir grand les miens, par ta joie toujours renouvelée devant la beauté et ton désir de la partager.

Regarde comme c'est magnifique. Pas de babillage avec moi, pas de dilution du langage ni d'infantilisation mais, dès la petite enfance, des mots précieux d'adulte que tu sors de la boîte à trésor que les religieuses ont mise à ta disposition, ma grand-mère s'étant saignée à blanc et ayant travaillé comme une esclave pour te donner cette instruction dont elle n'a pu jouir elle-même.

Regarder et dire. Nommer l'horizon dégradé jusqu'à ce bleu nuit qui n'est jamais noir, n'est-ce pas? Voilà le camaïeu gris perle des ciels couverts, doublé d'une subtile trame de mauve. Tu pointes, tu dévoiles. Tu me demandes : vois-tu les nuances captives dans la transparence de l'eau, jumelle de celle des pierres précieuses, le chatoiement des perles et celui plus franc des opales?

Observer et créer. Cela fut saisi par toi : les teintes miroitantes ou mates du paysage et des objets, les formes dressées seules ou cachées puis révélées, initiant une quête. Tu les retrouves dans la moire de certaines étoffes, les taffetas, l'éclat des brocarts, la lumière d'une trame parcourue de véritable fil d'or et les reflets profonds des velours que tu drapes au sous-sol sur ton mannequin de couture, jusqu'à sculpter l'œuvre de tissu, offerte tel un ciel constellé des pierres précieuses des boutons, accompagnée par son cortège d'accessoires fins qui deviendront la garde-robe fabuleuse de tes clientes fortunées qui partent en voyage pour le vieux continent.

Dans ces pays d'Europe, on peint des toiles dont j'examine les minuscules copies dans mon Larousse illustré, section des noms propres, puis, plus tard, dans les livres grand format de reproductions que tu places entre mes mains et que je feuillette avec ravissement, moi qui grandis à Laval, dans cette mosaïque d'anciens villages agricoles fusionnés où notre maison, comme les autres bungalows de la rue, a poussé au cœur de nulle part,

loin de toute bibliothèque. L'arrière-cour donne sur un champ au bout duquel trônent un panneau publicitaire géant et une rangée de pylônes électriques que tu refuses de voir, préférant t'attarder à l'espace ouvert qui, dis-tu, laisse entrer la lumière du matin dans la maison, par ces fenêtres où tu suspends des cristaux qui font danser des arcs-en-ciel sur les murs.

À grand renfort de maquillage, postiches, faux cils, chapeaux excentriques et créations de vêtements, tu t'inventes un personnage que tu mets en scène, flamboyante, dans tes occasions sociales. Toi qui dances merveilleusement bien, comme dans le film *Sissi impératrice*, avec mon père, cet Autrichien. Toi et lui et vos gueules d'acteurs de cinéma et vos corps de panthères. Toi et ton amour de la musique classique et de l'opéra. Toi et ces magazines d'esthétique géants en papier glacé que tu fais venir de France. La musique, la danse, le chant, la mode française, la peinture européenne, Van Gogh, Renoir, Monet, Lautrec, trouvent une place dans la maison. À dix-sept ans, je pars à leur rencontre, en Europe pour un an, seule, désorientée, ne sachant même pas qu'il m'aurait été possible de découvrir la peinture ici, dans les musées de Montréal, de Québec ou d'Ottawa. Heureusement que je pars, d'ailleurs, car avec toi, il ne m'est pas aisé d'apparaître à mon tour.

Voyager dans le regard de l'autre. Cela se poursuit à mon retour, avec ma meilleure amie, qui parle à peine alors que je parle pour deux, mais qui écoute et qui souvent m'arrête pour me dire: *Regarde*. Nous passons des heures à explorer ensemble forêts et bords de rivières, de jour et de nuit, pour ensuite dessiner, peindre et écrire avec passion. Elle compose aussi de la musique et moi, je chante. J'ai commencé à écrire de la poésie en deuxième année du primaire. À dix-huit ans, j'écris et je parle en alexandrins. Je ne suis pas de mon époque. Je ne l'ai pas rencontrée encore. Je suis sauvage et incertaine

de ma poésie que je ne confie guère à d'autres qu'à mon amie, mais j'écris.

À mon retour d'Europe, je découvre aussi une communauté d'artistes étudiant au collégial : peintres, sculpteurs, photographes. Ils démontrent fréquemment une grande méfiance envers les mots, mais parfois survient la rencontre. J'entre à l'Université de Montréal, mais n'arrive pas à m'y retrouver. Côté professeurs, je ne ressens pas d'affinités hormis trois coups de foudre : Marie-Louise Ollier, Pierre Nepveu et, surtout, Jean Larose, qui m'amènera à envisager la forme artistique en général de nouvelle manière, comme une expression ou une manifestation du monde tel qu'expérimenté par le corps. Me disant que je ne souhaite pas enseigner, je ne termine pas ma maîtrise.

Ma première présentation publique comme auteure se réalise quelques années plus tard, dans le cadre d'une exposition, suite à une collaboration avec un photographe. Une artiste joaillière m'invite ensuite à collaborer et les textes que j'écrirai pour elle en français et en anglais seront gravés dans le métal d'œuvres sculpturales qui feront une tournée à travers l'Amérique du Nord. Sculptures, peintures, photographies, installations, les arts visuels m'interpellent fortement, font naître en moi des mots, me content des histoires. J'aime commencer par le point de vue de l'autre, m'ancrer dans sa vision, la prendre comme point de départ. La contrainte de la présence préalable d'une forme me plait et est pour moi un déclencheur fort. Je cherche la composition image-mot idéale, la forme ajustée, la création qui donnerait à la fois à voir et à lire. J'explore aussi la texture du mot, qui est sa musicalité.

Parfois, j'imagine l'artiste imaginant son œuvre, la concevant avant de la réaliser, l'apparition invisible dans l'espace puis le passage de l'invisible au visible, le choix des matières,

l'élaboration du vocabulaire visuel, du lexique de la forme. J'écris dans son sillage, pour juxtaposer au regard des mots qui résonnent, qui font écho, aussi exacts que les couleurs et les formes choisies. Je ne cherche pas à accompagner avec un commentaire. Je cherche le dialogue et il m'importe que chacune des formes puisse exister de façon autonome.

Un ancien professeur, retrouvé dans un atelier d'écriture, me convainc d'envoyer à une revue certains de mes textes. Suivront des recueils, mes mots sans ma voix et sans images, livrés seuls. Rapidement, on m'offre de faire de la radio, puis des lectures publiques. J'en fais beaucoup puis, au bout de deux ans, j'arrête de lire mes textes sur scène pendant huit ans.

Avec le temps, ce retrait finit par me gruger, devient une espèce de purgatoire. Pour moi, la poésie est un chant. Ayant grandi entourée de chanteurs et de musiciens, ayant chanté avec eux et aussi dans les rues pendant quelques années, me voilà dépourvue de voix. Je n'arrive même plus à chanter seule chez moi sans que les larmes ne me viennent. Je n'écris plus non plus. Un jour, je décide de me réapproprier ma voix. Je veux revenir à la scène, avec les autres, faire de nouveau partie du chœur. Et pour ne pas être encore une fois engloutie par l'émotion jusqu'à en être réduite au silence, je décide de me donner des moyens avant de remonter sur scène.

J'apprends à respirer, à faire une place en moi pour l'émotion et le silence au cœur de la parole. J'aspire à créer en moi un espace qui me permettrait d'accueillir sur scène la fragilité sans qu'elle ne s'anéantisse. Ayant été une athlète pendant l'enfance, j'ai toujours perçu de façon aigüe le monde à travers mon corps. Je désire maintenant cheminer vers la vérité du corps récitant dans l'espace. Je décide donc de travailler pour me donner à moi-même un cercle de parole où je puisse m'abandonner sur scène, m'exposer sans être dévastée.

J'explore des notions de présence et de mouvement. Des démarches avec la chorégraphe Paula de Vasconcelos, avec Denise Boulanger et une résidence en *Spoken word* au Centre d'art de Banff seront des étapes cruciales. Elles changeront à jamais ma vision de la poésie, du travail multidisciplinaire et du rôle du poète dans le monde.

Arriver à s'accueillir soi-même permet aussi de mieux accueillir l'autre. *Collaborer, c'est d'abord accepter d'être traversé par l'autre*. Aujourd'hui, je mets en scène cette traversée. La rencontre s'est élargie. Je travaille maintenant avec des musiciens, des danseurs, des artistes en arts visuels. Je projette des photos des œuvres et j'interagis sur scène avec ces projections, en récitant et en dansant. Je m'inscris dans une mouvance, de l'image au texte, à la musique, à la voix, à l'espace. Je mets en scène ma traversée poétique des images et des univers des autres. Mes spectacles intègrent mouvement, projections, textes récités, paysages sonores. J'incarne ma parole. Cela m'a amenée à présenter mon travail en tournée à travers le Canada, au Mexique, au Japon et au Chili, et à y recevoir la reconnaissance de mes pairs, poètes, artistes multidisciplinaires et dirigeants de facultés à l'université.

Collaborer ressemble à traduire. Traductrice littéraire, médiatrice, conceptrice-animatrice d'événements littéraires et artiste multidisciplinaire, je suis une femme-pont. Je crée des liens entre les gens, les disciplines, les langues. Je favorise la rencontre. Aujourd'hui, je traduis de plusieurs façons, de l'anglais au français, de l'image aux mots. Je traduis en mots, en mouvement, orchestrant poésie, images, musiques et corps. De même que je m'intéresse à accueillir en mon œuvre *l'autre*, c'est-à-dire l'artiste d'une autre discipline ou l'auteur, pour ensuite lui répondre, j'aspire à déborder l'écriture, à écrire dans la marge et même au-delà de la marge avec ma

voix ou mon silence et avec mon corps. M'inspirer des autres formes d'art m'a amenée à laisser mon œuvre baver jusqu'à ce qu'elle déborde de la feuille. Aujourd'hui, je laisse l'espace me boire. Je ne tiens plus dans la page ni dans la boîte littéraire. Je ne me contiens plus.

